

Lucius
Burckhardt

Promenadologie

Se promener
pour mieux voir

Flammarion



Vous souvenez-vous de votre dernière promenade ?
La dernière fois que vous avez pris le temps de
marcher, et d'observer ce qui vous entoure ?

Le sociologue Lucius Burckhardt est l'un des
premiers à remarquer, dans les années 1970,
que la relation à notre environnement est en
pleine mutation. Son intuition alors visionnaire
est plus que jamais avérée aujourd'hui, alors
que les nouvelles technologies et la crise
écologique bousculent notre rapport au dehors.

Avec la promenadologie, approche esthétique
et sociologique de la promenade, l'auteur entend
refonder notre compréhension du paysage et
de l'espace urbain, afin d'en saisir la diversité
et la beauté. Un livre fondateur qui prend la forme
d'une expérience éthique et nous aide à affiner
notre regard sur le monde que l'on habite.

*Lucius Burckhardt (1925-2003) est un sociologue
et économiste suisse. Il a été un penseur important
de l'architecture et du design et le théoricien de
la promenadologie.*

En Couverture :

Mobile Zebra Crossing, Gerhard Lang, 1993.

Photo : Angela Siever © ADAGP, Paris, 2022.

22-IV Création Studio Flammarion

Flammarion

Promenadologie



En Couverture :

Mobile Zebra Crossing par Gerhard Lang. Cette œuvre, large de 4 mètres par 30, faisait partie d'une grande promenade urbaine dans le centre-ville de Kassel. Organisée par Helmut Aebischer, Ruth Jureszek et Gerhard Lang en l'honneur de Lucius et Annemarie Burckhardt, la marche a été effectuée en compagnie des Burckhardt et de 600 autres participants le 19 mai 1993. La photo montre un des croisements de la Kurt-Schumacher-Straße.

Photo: Angela Siever, © ADAGP, Courtesy of University of Kassel.

Flammarion, 2022

ISBN : 978-2-0802-5900-4

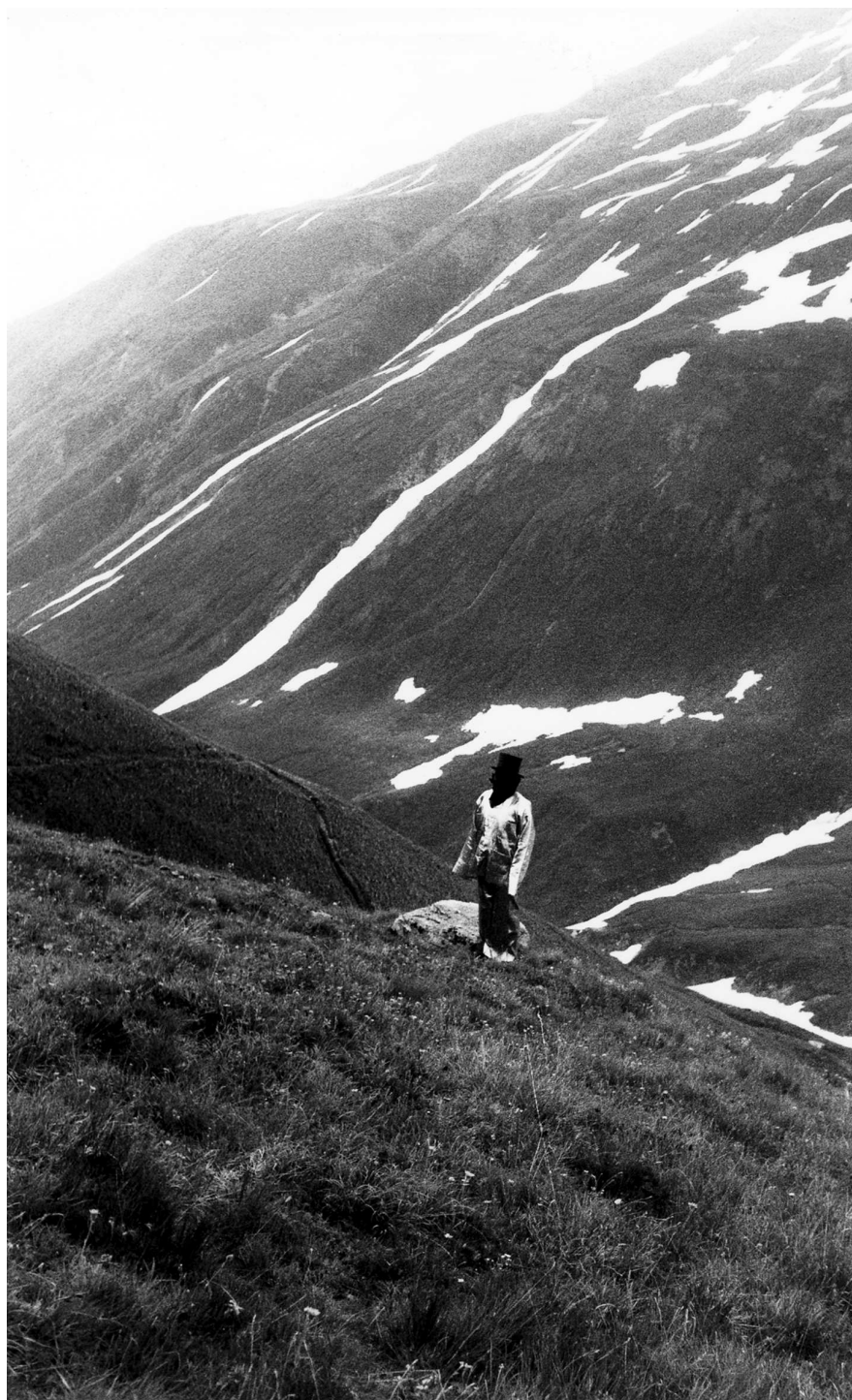
**Lucius
Burckhardt**

Promenadologie

Se promener pour mieux voir

traduit de l'allemand par Catherine Aubard

Flammarion



En guise de prologue

Une matière « secondaire », la *strollology* ou promenadologie

En 2000, à l'occasion de l'exposition « Mutations » à Bordeaux, Hans Ulrich Obrist s'est entretenu dans un taxi avec Annemarie et Lucius Burckhardt à propos de la naissance d'une nouvelle science. Il s'interroge sur leurs questionnements, leurs méthodes et l'arrière-plan culturel.

***Hans Ulrich Obrist : Pouvez-vous me dire comment cette
« science de la promenade » a vu le jour ?***

Annemarie Burckardt : Ce fut très progressif, pas à pas...

Lucius Burckhardt : Nous avons organisé un séminaire sur le sujet « Comment la langue exprime et transmet le paysage ? ». Pendant six mois, nous avons analysé des textes littéraires. Nous avons étudié des descriptions de l'« Isola Bella » et nous nous sommes demandé quelles impressions sont transmises par la langue.

Ce séminaire se déroulait à Kassel ?

Oui, et nous eûmes alors l'idée de faire la « promenade à Tahiti ». Une reconstitution de la marche du capitaine Cook et de Georg Forster en 1773. Nous nous posons la question de ce que les « découvreurs » « découvrent » et de comment transmettre Tahiti. Percevoir la nature doit être appris sur un plan historique comme personnel.

Annemarie Burckhardt : La « promenade à Tahiti » eut lieu en 1987 lors de la Documenta 8.

Lucius Burckhardt : Imaginons par exemple Alexander von Humboldt revenant de ses expéditions à travers le monde sur un bateau plein de pierres, de boîtes d'insectes épinglés, de notes sur les différences de pression. Il remarque que personne ne l'écoute et que personne ne peut s'imaginer le paysage d'Amazonie. Il se pose alors la question de trouver un moyen pour le faire percevoir. Même un crocodile empaillé ou un moustique épinglé dans une boîte ne permettent pas de transmettre l'Amazone. Quand Humboldt réalisa cela, il en vint dans son livre *Cosmos* à parler d'art. Il avait remarqué qu'il pouvait transmettre la composition chimique de la pierre, mais qu'il était incapable de montrer la couche de pourriture, qui est en fait, avec son humus, l'expérience vécue.

Avez-vous fait d'autres promenades ?

La plus impressionnante fut celle que nous avons faite avec des pare-brise d'automobiles le long de la Frankfurter Strasse. Elle fut déclarée à la police comme un « rassemblement en mouvement ». Nous avons essayé de représenter la perspective de l'automobiliste en faisant porter par des étudiants de grands pare-brise. En une longue colonne, nous sommes ainsi entrés dans la ville. Il y a en Angleterre encore aujourd'hui une « Windscreen Society » qui s'inspire de ce modèle.

Elle s'interroge sur le sujet central de notre promenade à Kassel : Que percevons-nous du monde extérieur à travers un pare-brise ? Nous sommes devenus totalement inconscients que cette vue limite énormément notre perception. Je me rappelle que c'était terriblement dangereux, car nous n'étions pas protégés par la tôle d'une voiture !

En reste-t-il des photos ?

La télévision de la Hesse était présente et n'a absolument pas compris cette action. Il n'y eut qu'un commentaire débile, du style « Comment peut-on s'adonner à de telles bêtises ? ».

Quand la promenadologie a-t-elle reçu le statut de science ? Était-ce dès le début ou l'avez-vous appelée science plus tard ?

Le président de la Kunsthochschule Kassel (l'Université de Kassel) y a contribué involontairement. Il était question

de rendre l'université de Kassel membre de la Société allemande de recherche. Pour être admis, il fallait donner ses axes essentiels en matière de recherche. C'était en 1990, et j'ai alors parlé de mon sujet de recherche : la promenadologie. Le président n'était pas vraiment convaincu par ce sujet insolite, mais il l'a accepté comme axe essentiel de la Recherche à Kassel.

Et ce concept existe depuis cette année-là ? Comment le traduirait-on en anglais ?

Strollology.

Est-ce qu'un étudiant est sorti diplômé en strollology ?

Non, ce n'est qu'une matière secondaire à l'université.

Vous avez créé les manifestations-promenades devant l'incapacité à rendre certaines expériences vécues par des livres...

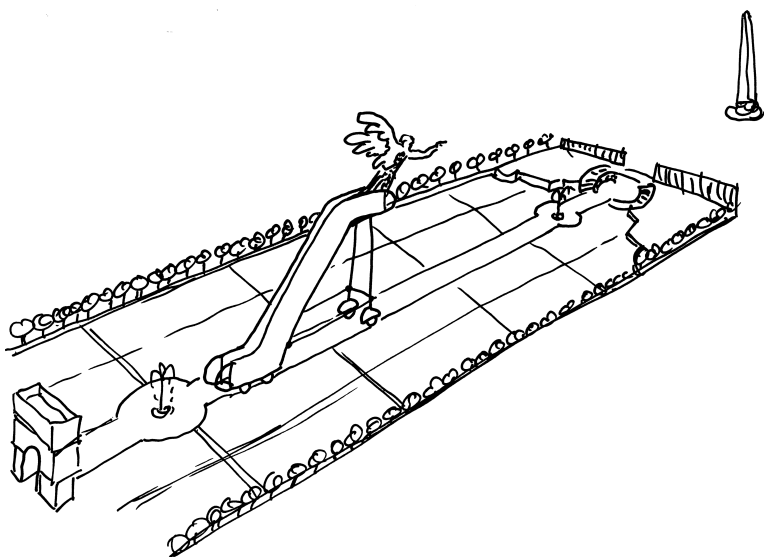
Seul l'art peut transmettre certaines perspectives, car notre regard est aujourd'hui si limité que les gens ont à peine assez de distance pour lever les yeux. Seul l'art peut faire voir sans être arrogant ou blessant. Avec nos promenades, nous abolissons la peur de l'inhabituel. De plus, c'est un plaisir.

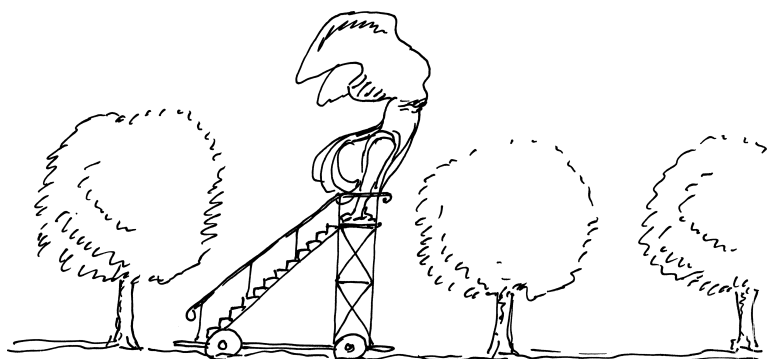
(Arrêt du taxi)

Lucius a eu ce matin l'idée de l'« escalier d'avion » (passerelle d'embarquement) pour Rome. Sur ce parking de Bordeaux, cet escalier fonctionnerait merveilleusement bien.

(Dans le centre commercial)

Tu ne vois ce qui est fou qu'en faisant quelque chose de fou. On trouverait tout de suite fou le fait que tu t'arrêtes avec ton taxi et que tu installes une passerelle d'embarquement.





La passerelle d'embarquement crée bien sûr une perspective totalement nouvelle.

D'en haut, les gens ont l'air de fourmis. Et l'on se poserait la question : « Ceux-là d'en bas, que peuvent-ils bien faire ? »

L'idée que la passerelle circule à travers la ville et se gare n'importe où est très séduisante.

Annemarie Burckhardt : Il faut être en supercondition physique pour acheter ici. Je passerais tout mon temps à chercher où se trouvent les choses.

Avez-vous, pour votre promenadologie, déjà utilisé de tels paysages de consommation ?

Oui, nous avons fait une autre expérience. Nous avons circulé en ville avec trois jardins mobiles. Dans différentes situations, nous avons déballé un jardin. Dans un passage commercial, nous avons installé le jardin italien devant un restaurant italien. Nous pensions que cela

ferait sensation. Tel ne fut pas le cas. Il faut dire que l'image ne fut pas vraiment créée. Cela disparaissait en quelque sorte dans cet environnement. Car ici, comme tout est simulation, quel que soit ce qu'on simule, c'est absorbé. C'est comme verser de l'encre bleue dans de l'eau bleue. Même la passerelle d'embarquement perdrait du sens dans un tel environnement. Les gens diraient : « Tiens, une publicité pour l'aéroport. »

Vos promenades sont-elles dans la tradition des flâneries ?

Il s'agit avec nos promenades de quelque chose de totalement différent des flâneries. Elles en sont même une caricature. Certes, elles ont hérité d'elles la distance vis-à-vis de la réalité, mais elles ont perdu leur ton nostalgique. Aujourd'hui, beaucoup de choses ne peuvent être considérées qu'avec ironie.

Quelles formes de promenade existèrent au cours de l'histoire ?

La promenade autour de la ville pour sortir de chez soi, très courante à la fin du XVIII^e et au XIX^e. On quittait la ville et on faisait un tour avec différents arrêts. Puis le chemin de fer arriva, et on voyagea d'une station à l'autre. Aujourd'hui, c'est la balade en voiture.

Je crois qu'en énumérant les différentes sortes de promenades, nous avons oublié notre promenade en taxi que nous sommes en train de faire.

Oui, c'est la première fois que nous nous promenons en taxi. Bien sûr, une telle promenade n'a de sens que si nous pouvons réfléchir à cette situation particulière. Nous devons sortir et marcher pendant un moment. Nous avons pensé proposer aux visiteurs de l'exposition « Mutations » une promenade en taxi qui se déroulerait ainsi : ils pourront acheter un ticket pour un trajet en taxi, puis ils feront une promenade à pied, et le taxi viendra les rechercher à la fin de la promenade. Vous montez dans un taxi, vous le quittez pour marcher et vous le reprenez.

Alvar Aalto, architecte mais également urbaniste, a toujours pris un taxi au lieu de marcher. Or il y a des théories qui avancent que c'est la raison pour laquelle les villes de Finlande ont un aspect si étrange.

Tout est relatif. En auto, on regarde toujours vers l'avant, on est donc obligé d'avoir une perspective limitée. On ne s'en rend compte que lorsqu'on passe en revue toutes les perspectives. C'était le but de notre promenade O m dans le parc Wilhelmshöhe avec Paul-Armand Gette. Nous posons la question : Où commence le paysage ?

Pourquoi le paysage est-il beau? Telle était la question posée aux étudiants de la Kunstgewerbeschule (École d'arts appliqués) de Bâle rassemblés par Lucius Burckhardt dans le petit village suisse de Lugnez, dans le Canton du Jura, à l'été 1979.



C'était un cours de dessin et de peinture, mais d'un genre particulier : on ne cherchait pas avec les dessins à rendre la beauté du paysage, mais à analyser pourquoi le paysage est beau. Pour la fête de fin de séminaire, les étudiants et étudiantes apportèrent ce « gâteau-paysage ».



Où commence le paysage ? Avec le « signe O m », l'artiste parisien Paul-Armand Gette mit en scène cette question dans le parc Wilhelmshöhe de Kassel. Ce que nous avons devant les yeux, tout ce qui croît ou fourmille n'est pas encore un paysage, ce n'est que pierre, plante ou insecte et peut



être appelé de noms scientifiques, minéralogiques ou zoologiques. Mais soudain tout s'intègre pour former le paysage.



*Le paysage naît bien sûr dans les yeux des marcheurs
qui l'observent.*

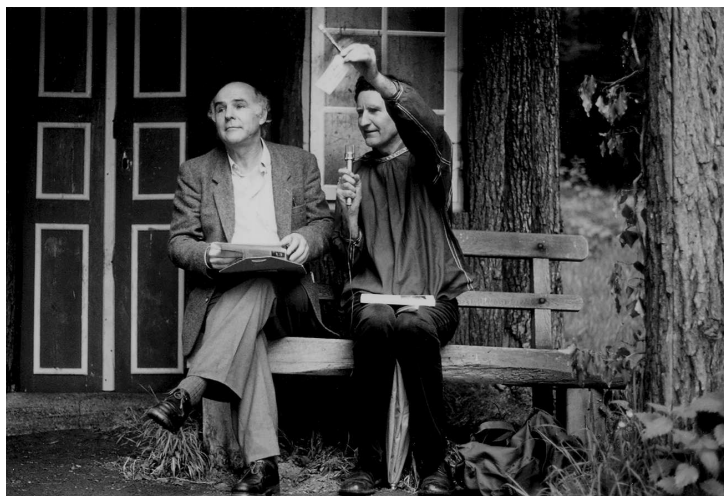


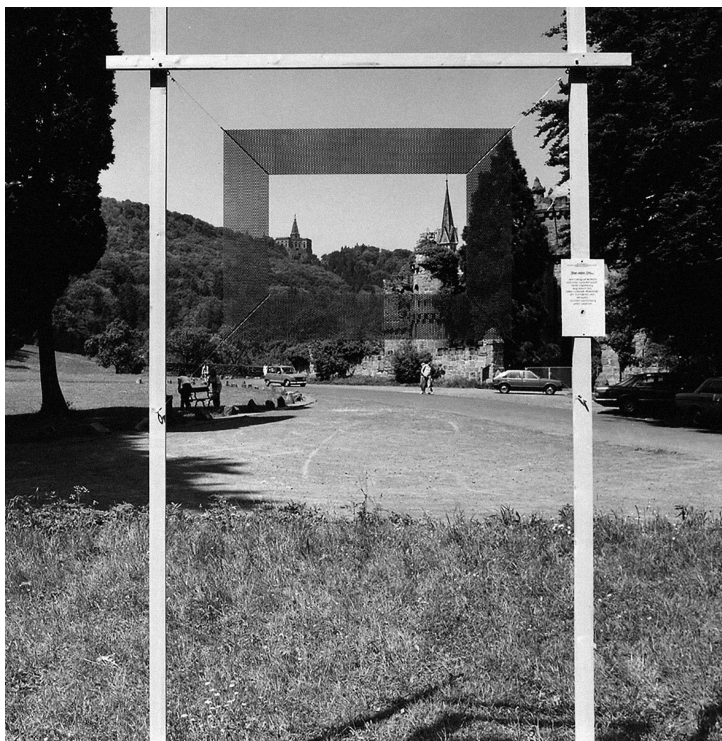




Lors de la «O m Spaziergang» en 1985, on avait installé dix grands cadres en tôle perforée à travers lesquels le paysage du jardin de Wilhelmshöhe pouvait, tel un tableau, être perçu et critiqué. Les descriptions et commentaires étaient à plusieurs niveaux. Il était ainsi possible de s'exprimer d'une façon analytique sur des parties du jardin, comme le fait un critique d'art sur des tableaux. Quelques cadres créaient le paysage de jardins, tels qu'un jardinier paysagiste du *xix^e* siècle les aurait dessinés. D'autres en revanche présentaient des couches disharmonieuses, des ruptures de style pourrait-on dire, qui, ici, devaient être comprises comme porteuses de signification. Le premier cadre – avec un rideau pour être dévoilé – montre un paysage antique.

Bernard Lassus fit pendant la promenade, devant la maison de Socrate au parc Wilhelmshöhe, un discours sur «l'Hétérodite» (le Disparate), pour lui un concept positif s'opposant à la pureté de l'art. En conclusion, il offrit à Lucius Burckhardt un stylo-bille camouflé – avec le design d'une toile de camouflage comme les utilisent les militaires, et qui représente pour lui un paysage abstrait.





Avec la construction du «Löwenburg gothique», le Landgrave de Hesse relativise à Kassel la construction herculéenne de son grand-père en le transformant en ruine parmi les ruines et donne en même temps au jardin d'abord créé dans un style baroque une forme asymétrique en S. Sans avoir éliminé le vieux site, le Wilhelmshöhe devient un parc de style anglais.

Drapé dans un habit doré, James Lee Byars a, en 1983, dans les alentours rudes et rocailleux du col de la Furka, fait tomber une goutte d'un parfum noir sur une pierre. Cela paraît dénué de sens dans une tempête au milieu du parfum des lobélies et des asters. Mais pour ceux qui étaient présents le paysage de la Furka a changé à jamais. Par une minime intervention dans le paysage, il s'opère un «shifting», une transformation de signification.



